

UNAMUNO ET NIETZSCHE ou l'amitié avortée

Il y a de ces inexactitudes belles à contempler! En ce moment j'ai à la mémoire un portrait que j'ai vu reproduit dans je ne sais plus quel livre: on y voit le vieux Haydn avec ses deux élèves Mozart et Beethoven. Cette peinture a eu son origine dans l'imagination d'un créateur qui, plutôt que de véracité historique, se préoccupait de cette splendeur qu'apporte la vie dans certaines de ses manifestations: rencontre de grands esprits, bien-faiteurs du genre humain.

Je me suis toujours rappelé cette sorte de contemporanéité. Et cette image me guettait et me suivait à chaque fois que je me trouvais en présence d'un passage d'Unamuno sur Nietzsche. Qui de nous n'a jamais été tenté d'organiser la rencontre de deux de ses amis afin que l'amitié qui nous rattache à chacun de ces êtres s'installe entre eux. Et par surcroît les unisse l'un à l'autre. C'est un peu ce que j'attendais: qu'Unamuno tendît la main à Nietzsche pour l'avoir reconnu. Je fus déçu. Unamuno apostrophait Nietzsche et le critiquait en le traitant de tous les noms.

Que pouvais-je attendre? Regardons-y de plus près.

* * *

Apóstol de hipocresía y de mentiras, Nietzsche, uno de los hombres más insinceros que han existido¹ (O.C. IX, p. 784).

Cette citation en exergue indique bien le ton qu'Unamuno a pris, sa vie durant, à l'égard de Frédéric Nietzsche. Les épithètes varieront, mais le ton, en général, restera le même. Mais n'anticipons pas!

A) Le nom de Nietzsche est d'abord mentionné, uniquement mentionné. Il apparaît en cours de phrase, cependant qu'Unamuno parle d'autre chose (111, 266; VII, 312; 339-340; VIII, 1065; IX, 266-267, 970-971, 1223, 1334, 1466). Unamuno ne se contente pas de le nommer, il lui arrive de le citer; c'est ainsi qu'il transcrira cette phrase:

Debéis buscar a vuestro enemigo. Y hacer vuestra guerra, una guerra por vuestros sentimientos. ¡Y si vuestro pensamiento sucumbe, vuestra lealtad debe, sin embargo, cantar victoria! (IV, 1373; IX, 998, 1342).

¹ Pour le présent travail, nous avons utilisé les *Obras completas*, publiées sous la direction de Manuel García Blanco (Madrid, Escelicer, 1966-1971), 9 vols.

ou encore la phrase sur la nécessité d'écrire pour se libérer des idées. Unamuno y reviendra à l'occasion (IV, 1391; V, 1068; VIII, 180).

Il y a plus, Unamuno ne se contente pas de citer, il lui arrive de transcrire une opinion de Nietzsche, pour l'approuver ensuite. Ainsi cette idée que l'on écrit pour ne pas se taire (IV, 1391), que l'Espagne sait oser et désirer (VII, 768), que la maladie recherche ce qui l'aggrave (VII, 1115). Ailleurs il notera :

En lo que me parece más acertado este Nietzsche íntimo, epistolar, es en su juicio de que Pascal era el único cristiano lógico (IV, 1390).

En revanche, il lui arrivera de reproduire une affirmation de Nietzsche afin de le corriger. Par exemple discutant du triomphe moral, comme consolation des vaincus, Unamuno ajoute :

No diré que no sea así muchas veces, y que no haya muchos que sigan aquel consejo de Nietzsche cuando decía: ¡Debéis buscar a vuestro enemigo y hacer una guerra por vuestros pensamientos! (Lo que Nietzsche llama pensamientos no son más que apetitos o pasiones). ¡Y si vuestro pensamiento (es decir, vuestro arbitrio, vuestra gana) sucumbe, vuestra lealtad debe, sin embargo, cantar victoria! (IX, 1342).

B) Toutefois n'allons pas croire que don Miguel offre toujours à Nietzsche l'occasion d'exposer son idée. Dans ce cas, il ne fait que le nommer et lui accole tout de suite soit une épithète injurieuse, soit un blâme sans s'expliquer. Ceci fait, don Miguel continue. Il l'accuse d'être malade de vanité (IX, 970), d'être prophète de guerre (IV, 1373, 1374), de barbarie (IX, 1472), malade de surintellectualisme (IX, 1445), apôtre d'hypocrisie et de mensonge (IX, 784), d'être un pédant (IV, 1372), un paralytique progressif (VII, 315). Faisant allusion au martien, tout de cerveau, imaginé par Wells, Unamuno s'exclamera :

(...) es acaso una de las más felices traducciones de la bestia rubia de Nietzsche (IX, 1389).

Mais là où l'on perçoit le mieux la conception qu'Unamuno se faisait du penseur allemand est, à mon avis, ici :

El pobre Nietzsche que fue siempre lo que acabó siendo a las claras, un loco de remate (IV, 1371).

Nous trouvons donc là, "fou" et "pauvre", deux qualificatifs fréquemment utilisés par Unamuno quand il est question de Nietzsche. Et "malheureux" aussi. Dans la majorité des cas où l'on trouve le nom de Nietzsche, on est assuré de le trouver précédé de "pauvre". Se souvenant de Nietzsche, Unamuno se souvient du "pauvre Nietzsche" et ce "pauvre" dit tout. Pitié? Et de quelle sorte?... Poursuivons notre marche!

C) Pourquoi cette agressivité ou cette hauteur? Cela tient à une double cause. Tout d'abord à l'explication qu'Unamuno se fournit à lui-même des "folies" de Nietzsche es aussi aux excès commis par ses disciples en son nom.

C.1) Pour débiter voyons le jugement porté par l'écrivain espagnol sur la philosophie de Nietzsche, qui, selon lui

Se reducía a exagerar y llevar al extremo ciertos puntos de vista que hieren los sentimientos más generales de los pueblos humanos (IV, 1370).

en d'autres termes, ce dernier était

Empeñado en decir cosas más radicales que cuantas hasta entonces se hubiesen dicho. Era el deseo de *épater le bourgeois* (IX, 1278).

Et en ce qui a trait aux attaque contre le christianisme (nous reviendrons sur ce point plus loin):

Célese una receta de muy fácil aplicación. Tratábase para Nietzsche de dar la vuelta al Evangelio y decir negro donde éste dice blanco y vice-versa. ¿Que el cristianismo dice: "ama a tu prójimo, como a ti mismo?" Pues con decir: "ódiate a ti mismo como odias a tu prójimo", asunto concluido (IV, 1370).

En somme Nietzsche a découvert avec l'Evangile une recette. Recette qu'il a décidé d'utiliser d'une manière systématique dans son oeuvre. Unamuno pense ainsi et l'en accuse.

C.2) Il lue reproche aussi, pour ainsi dire, les disciples qu'il a eus.

... con quienes es muy difícil simpatizar es con los nietzschianos (III, 570).

Et qui les connaît n'est nullement tenté de lire leur maître (111, 427). Pourquoi s'avère-t-il impossible d'aimer ces gens? Parce qu'ils n'ont pas compris celui au nom duquel ils divaguent. L'image du surhomme implacable, ce sont eux qui l'on façonnée (IX, 1445), et ils se sont mépris sur la pensée de leur idole (IX, 263, 728). Faut-il s'en étonner? Nietzsche a causé des ravages précisément chez ceux qui manquent de culture philosophique (111, 569) et

Lo más de su fama se debe a la decadencia de los estudios filosóficos, a la extensión del *dilettantismo*, y a que entre otras malas pasiones que halaga en sus admiradores y adeptos, se adapta a la ignorancia filosófica de la mayor parte de éstos (VII, 1309).

Ignorance d'une part. Et sottise del'autre! Les théories, les "folies" de Nietzsche

Han servido a innumerables tontos (...) para declararse sobre-hombres... (VII, 1168-69).

Ce qui explique le délire des uns (IX, 517) et le pédantisme des autres (IV, 1372) qui ont appris par coeur leur leçon et marchent au pas. Par ailleurs, quelle tristesse de voir le nom de Nietzsche servir de paravent dans la course aux positions sociales (111, 292).

D) Mais revenons à Nietzsche lui-même :

Francamente no le encontrabā verdadera originalidad de pensamiento (IV, 1370).

plus loin dans le même article, don Miguel ajoute qu'il a découvert les sources de l'antichristianisme de Nietzsche et qu'il préfère lire celles-ci.

El tiempo que habrīa de emplear a leer Nietzsche lo emplearīa en leer cualquier otro anticristiano mās razonable (IV, 1370).

Il semble donc que Nietzsche n'a fait que reprendre des idées exprimées par d'autres. L'éternel retour a pu être formulé grâce à la récapitulation dans l'*Épître aux Ephésiens*, le surhomme dans Ernest Renan (IV, 1306). De plus c'est sous l'effet de l'égoïsme à la Max Stirner qu'il est devenu fou (IV, 1088). La lutte pour le surplus, exposée par un Rolph, a trouvé son expression poétique dans Nietzsche (VIII, 1052). Mais c'est à Darwin surtout que songe Unamuno quand il parle des sources. Nietzsche a lu Darwin et

En su ensueño del sobre-hombre extrajo la flor de la doctrina darwiniana (IX, 263).

En un autre endroit, il discute de cette renommée qu'il a obtenue avec sa doctrine du surhomme :

¿Y es tal doctrina mās que un eco de las enseñanzas darwinistas? (VIII, 201).

Nietzsche a donc lu Darwin, mais il l'a mal lu, son esprit étant soucieux de

Sacar las consecuencias prácticas de un darwinismo entendido de una manera harto superficial (IV, 1370).

E) Si Nietzsche a pris connaissance des textes de Darwin, peut-on en

dire autant d'Unamuno à son égard? Que peut-on, que doit-on penser de cet écrivain qui, s'adressant à un public, écrit :

Dicen que Nietzsche decía... (V, 1068).

“On dit que... Nietzsche disait...” Cela est-il sérieux? Ou encore :

Me parece haber leído que Nietzsche, el pobre loco, dijo que... (IX, 1335).

Ou enfin :

He leído, no recuerdo bien dónde, que Nietzsche decía que... (VII, 471).

Quelque lecteur aurait dû répondre à Unamuno qu'un proverbe chinois affirme que “mille fois entendu ne vaut pas une fois vu” et que ce qui vaut dans la vie quotidienne vaut pour l'écriture. Il faut l'avouer, Unamuno a toujours travaillé sur un Nietzsche de seconde-main. Il parle par ouï-dire. Que connaissait-il vraiment du penseur qu'il critiquait?

Conocía sus doctrinas por múltiples referencias, por numerosas y largas citas de sus obras, por análisis de ellas, y por un cierto librito francés, de Lichtenberger, en que están expuestas (IV, 1370).

Tout cela, à mon avis, ne dépasse pas le ragot, le commérage. Je regrette de n'avoir pas cherché ce livre dans la Biblioteca-Museo d'Unamuno; ce livre qui semble avoir été si important dans la connaissance qu'il a prise du penseur allemand. Il en parle ailleurs (VII, 466). Un petit livre français... voilà ce qu'il se rappelle avoir lu...! Aussi avoue-t-il avec justesse :

Ni conozco a Nietzsche más que muy fragmentariamente, muy de segunda o tercera mano. Y por referencias —no siempre de fiar—... (IV, 1390).

Et dans son article intitulé *Algo sobre Nietzsche*², il fait sien cet aveu d'un critique français :

Hace doce años (...) intenté leer *Zarathustra*. Desde la primera página cerré el libro detenido por los matorrales de aquella mala prosa alemana (IV, 1370).

F) Nous venons de voir combien fragmentaire était la connaissance qu'Unamuno possédait de Nietzsche. Cette déficience ne l'empêcha nulle-

² Un des rares articles consacrés directement à Nietzsche. Nous avons trouvé en plus *Rousseau, Voltaire y Nietzsche, ¿Para qué escribir?*, ainsi que *Ueberschensch*.

ment de le citer à l'occasion et de le mentionner souvent. Il importe maintenant de voir les quelques idées qu'il a surtout retenues de Nietzsche.

F.1) *Le surhomme*. Don Miguel parle du surhomme comme d'un rêve (VIII, 674) qui a obsédé Nietzsche (IX, 59). Ici, il loue partiellement son auteur, là il lui reproche de conduire au nihilisme (VIII, 800), ou encore d'être sans valeur. Par exemple présentant un livre écrit sur le libérateur sud-américain, il écrit :

Bolívar fue un hombre, todo un hombre (...) y ser todo un hombre es más, mucho más que ser Uebermensch (...) una mera abstracción nietzschiana, de los que quieren y presumen, pero no logran (IX, 1033).

Ces remarques sont claires. Unamuno ne va pas très loin, comme d'habitude dans la critique de cette théorie. Il en a aperçu le contour, et, fort de ce coup d'oeil, pose son jugement.

F.2) *La puissance*. Nietzsche est bien sûr l'homme du *Uebermensch*, mais il est également l'individu rongé par l'envie. Chez lui le drame peut se formuler ainsi :

Loco para defenderse de sí mismo, maldijo de lo que más amaba (VII, 139).

Il aimait et aurait voulu devenir ce qu'il aimait. Il résolut de piétiner ce pourquoi il sentait un attrait, s'obligeant à brûler ce qu'il aurait voulu adorer. Il attaqua le christianisme

Ya que no lograba ser cristiano (III, 570).

maître de calomnies :

Se pasó la vida calumniando. Calumnió a Sócrates, lo mismo que calumnió a Cristo, él, que quiso ser un Sócrates y un Cristo (III, 517).

C'est l'envie qui le poussait, selon Unamuno, à calomnier ce qu'il était incapable d'imiter. Et cette envie se montre notamment, et d'une façon privilégiée, dans son état de malade par rapport à tout ce qui était force et même violence. Unamuno lui appliquera sa propre image, lion qui rit, pour cacher ses larmes (IV, 1367 ; IX, 970).

Nietzsche llamaba a la moral cristiana (...) moral de esclavos, queriendo decir moral de cobardes, pero es que el pobre Nietzsche fue siempre (...) un hombre tímido, acobardado que daba grandes voces blasfemando para aturdirse y no oír la voz de la conciencia cristiana (...). El pobre león hacía como que se reía para ocultar sus lágrimas (IX, 1354).

Mais que cachent ces larmes ?

Nietzsche fut un malheureux faible, sans aucune vigueur (IX, 784) qui,

Lleno de lástima hacia sí abominó de toda lástima (VII, 139).

C'est pourquoi il a agi en malade qui

Para defenderse y vengarse de su debilidad se puso a exaltar la fuerza y la implacabilidad contra el débil (IV, 1371).

Malade il se mit à crier. Malade qui

De su flaqueza hizo fortaleza —la fingió... (VII, 720).

par conséquent sa pensée n'est que mensonge; hypocrisie d'un homme qui pour se protéger de sa propre faiblesse inventa la supercherie de la puissance (111, 569). Il s'agissait donc pour lui de jouer au fort (IX, 1334). ¿Comment ne pas se rendre compte, qu'il prêchait ce qui lui manquait le plus? (IX, 997).

Toute la critique d'Unamuno sur ce plan, pourrait se résumer dans :

(...) el pobre Anticristo loco e inventor del Zaratustra, que no era él. Pues el Zaratustra es el contra-mismo, el *anti-self* del desgraciado Nietzsche, hombre débil y nada de presa. El infeliz, enfermo de cuerpo y de espíritu toda su vida, soñó lo que no era, lo que no podía ser (IV, 1431).

F.3) *Antichristianisme*. A vrai dire ce qui, chez Nietzsche, a frappé Unamuno et l'a profondément heurté, c'est son antichristianisme (111, 570, 597; IX, 1283, 1334); son antichristianisme systématique. Nous avons vu plus haut comment Unamuno voyait cet antichristianisme, comme un procédé pour *épater le bourgeois*. Il

Me era y me es profundamente antipático. Me parece como todo anticristianismo de un hombre culto y moderno, una verdadera hipocresía (IV, 1370-71).

précisément parce qu'il est impossible d'enlever à la civilisation européenne la dimension chrétienne qui l'a constituée et la caractérise encore. Cet antichristianisme lui répugne d'autant plus qu'il manifeste de l'envie (cette maladie qu'Unamuno a cru détecter chez Nietzsche) à l'égard de Jésus-Christ. Car

Ese pobre loco de orgullo lo fue también de envidia. La historia de sus relaciones con Wagner lo prueba (...). Y Nietzsche sentía envidia de Cristo (IV, 1371).

Unamuno s'explique :

Parece una enormidad esto de decir que alguien sienta envidia de Cristo. Pues así es en este caso. Y yo no sé pero me atrevería a decir que

hay quien tiene envidia de Dios. Nietzsche, el que escribió de sí mismo aquel libro, extremo portento de la locura, titulado *Ecce Homo* —(...)— sentía envidia de Cristo ya que no podía ser Cristo. No estaba seguro de que los demás hombres llegaran a adorarle y le deificaran. Y él soñaba con menos con la apoteosis. ¡Pobre hombre! (IV, 1371).

Aussi ne pouvant être Christ, il blasphéma contre lui. Et le calomnia par surcroît (111, 323, 517, 569; IV, 1368, 1370; VII, 139, 1167). Tout ce qu'il prononce à son sujet n'est que vulgarités superficielles (VIII, 227) et mensonges :

Las blasfemias nietzschianas me irritaban no por blasfemias sino por basarse en mentira. Porque cuantas cosas de Nietzsche se citan contra Cristo y contra el Evangelio no son sino mentiras (IV, 1371).

Et si Nietzsche qui a été prophète de la guerre mondiale de 1914, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, a pu abuser les Français :

Les engaño (...) blasfemando de Cristo, calumniando al cristianismo. Ante los ataques a la religión cristiana y a las creencias que a tantos consuelan de haber nacido no vieron otra cosa (IV, 1374).

Ici nous passons à autre chose : à savoir le public dans les mains duquel sont tombées les attaques de Nietzsche. Il s'est attiré des disciples, grâce à leur ignorance tant religieuse que philosophique. Nietzsche s'est rendu populaire grâce à sa campagne contre le Christ et le christianisme. Il a acquis une grande renommée auprès des Français en les flattant à l'aire de ses insultes, cependant qu'il prêchait la guerre et la préparait à la fois. Ses injures n'eurent du succès que parce qu'elles tombaient parmi des ignorants :

Sus calumnias gratuitas y absurdas (...) no han podido hallar acogida y asenso más que entre personas profundamente ignorantes de lo que es y lo que significa el Cristo (III, 569).

Et cette ignorance est aussi celle des Espagnols, ses contemporains (VII, 1309). Méconnaissance du Christ :

del cual reniegan no pocos jóvenes en España porque no le conocen. Ni se toman la molestia de estudiarle... (VIII, 227).

Par conséquent, succès acquis bien facilement.

F.4) *L'éternel retour*. Nous voici maintenant rendus à la doctrine de l'éternel retour. Il est intéressant de remarquer ici qu'Unamuno accole souvent le nom de Nietzsche et la doctrine : Nietzsche devient l'homme-de-l'éternel-retour (IV, 1306, 1444; VII, 660, 688, 1108; VIII, 492, 493) et cette théorie lui apparaît "étrange et douloureuse" (IV, 1372), le plus

souvent comme "tragique" (VIII, 495, 497), ou bien "comique" (VII, 245) ou les deux à la fois (IV, 1368; VII, 168):

cómica es decir (...) trágica (VII, 169).

Cette théorie, hâtivement qualifiée de farce ou de tragédie, ne pouvait qu'intéresser Unamuno par la suite. Faisant un pas en avant, il regarda au-delà afin de comprendre. Il y trouve comme explication, la mort, la peur de la mort, la soif d'immortalité. C'est tout cela qui justifie l'éternel retour nietzschéen:

Siempre he creído que Nietzsche fue un hombre dominado por el miedo de morirse del todo, miedo que le hizo inventar lo de la vuelta eterna (III, 570).

Mais il ne croyait pas en Dieu:

Soñó como consuelo a su desesperación (...) el eterno repetirse de la misma vida universal (VII, 720).

Quan il exposera sa conception de l'éternité ou du temps qui avance à rebours vous vous souvenez de cette idée développée par Raphael, à la mort de Teresa?

Como no vives más que en el pasado
que hacia el pasado sin cesar se alarga,
remontas la corriente contra el hado
común de los mortales y la carga
de nuestra soledad.

Llegas al ¡hágase la luz! primera
palabra del eterno Amor, y al verte
en el principio, antes que nada fuera,
sintiendo cómo el tiempo sólo es muerte,
gustas la eternidad. (*Teresa*, canto 57).

Unamuno qualifiera sa conception de:

locura como la de Nietzsche, y casi la misma (VIII, 493).

Dans l'article *La lanzadera del tiempo*, Unamuno affirme que sa conception du temps à rebours

Es una imaginación tan trágica como la del retorno eterno de Nietzsche, y no menos plausible ni menos probable (VIII, 497).

Il ne peut donc pas en toute justice condamner l'éternel retour à la manière nietzschéenne, car il pressent que ce qui l'a provoquée c'est le même besoin qui l'a incité à créer sa théorie du temps à rebours. L'éternel

retour... le temps à rebours... quelle différence? Chez l'un et l'autre penseur, le vouloir ne reste-t-il pas identique?

G.1) *Pauvre coeur torturé*. Bien sûr il y a la théorie du surhomme, et l'envie qui sans cesse se montre chez Nietzsche. Bien sûr, il y a ses charges contre le christianisme et son éternel retour. Il y a tout cela. N'empêche qu'Unamuno, sincère, ne peut pas ne pas avouer, malgré toutes ses réticences:

... todavía puede uno simpatizar con el alma de Nietzsche, aun abominando de sus enseñanzas y cobrar cariño y admiración (...) a aquel espíritu de torturas que vivió en lucha perpetua con la Esfinge, hasta que la mirada ésta le derribó el sentido arrebatándole la razón (III, 570).

Unamuno a fini par reconnaître le frère, le solitaire parmi les solitaires qui, sans le savoir, marchent ensemble —qu'on se rappelle la belle invitation-introduction de son *Vida de Don Quijote y Sancho*. Nietzsche, "l'autre grand solitaire" (IV, 1444),

Sentíase solo, solo en la cima —¿o en la sima?— irrespirable (IV, 1391).

Il l'a enfin reconnu et la pitié même peut naître, non plus une condescendance hautaine, mais une pitié authentique, celle que seul peut offrir l'homme qui a souffert et qui, selon l'expression du poète québécois, St-Denys Garneau, se souvient d'avoir "longtemps pâti dehors".

Autre Jacob qui fit de sa vie une lutte dans les ténèbres, Unamuno n'oublie pas sa propre quête et découvre en Nietzsche le "pauvre coeur torturé" (VII, 660) et par la suite c'est l'hommage véritable:

Un conceptista fue San Pablo; otro, San Agustín; otro, Pascal; otro, Nietzsche (VIII, 1118).

Ailleurs il le juxtapose aux noms de Sénancour et de Kierkegaard. Celui qui a lu, ne serait ce que quelques pages d'Unamuno est à même de saisir la valeur de cet hommage à Nietzsche.

G.2) Mais ce "solitaire", cet "isolé", ce "pauvre coeur", d'où lui vient cette grandeur qu'Unamuno lui découvre? Ce coeur ne repose jamais (VII, 660, 1108) et Nietzsche fut le lieu d'un combat tragique entre le coeur qui lui demandait l'éternité et une tête qui disait non (III, 1116). Ce qui fait de lui, une des victimes, comme Tolstoi, du siècle critique c'est d'avoir voulu

Racionalizar lo irracional e irracionalizar lo racional (VII, 301).

et en termes typiquement unamunesques:

Su corazón le pedía el todo eterno mientras su cabeza le enseñaba la nada (VII, 139).

Ne retrouve-t-on pas ici toute la problématique du *Del sentimiento trágico de la vida...*?

G.3) Nietzsche s'est soucié d'une même question, celle de l'homme, l'unique question, comme disait don Miguel:

No comprendemos cómo se pueda admirar y ni aún comprender a Nietzsche no preocupándose de los eternos problemas religiosos del final destino de la persona humana (IX, 1556).

Ce qui en fait un théologien

o un atéologo, que es lo mismo (IX, 1556).

Le même titre lui échoit dans *Uebermensch* (IV, 1368).

Cet homme, de plus, était préoccupé par la mort, dominé qu'il était par la peur, la peur de mourir à tout (III, 570):

El pobre Nietzsche no se consoló nunca de que había de morir del todo, de que su enfermiza conciencia, de que su yo hipertrófico había de desaparecer un día; el pobre Nietzsche no se resignaba a tener que morirse (IV, 1372).

Cet homme tourmenté, ce paralytique progressif, heureusement ne vit pas venir la mort:

Murió sin saber que se moría, libre de la razón (VII, 1108).

G.4) Si Nietzsche a su intéresser Unamuno c'est qu'il

Vivió desesperado por no creer en su inmortalidad personal (VII, 1167.)

Mais le désir resta insatisfait qui demandait et qui, sans cesse, se faisait sentir; alors

Para encubrir su hambre de inmortalidad inventó la trágica bufonada de la vuelta eterna (IV, 1368).

Etablissant un parallèle avec Spinoza, Unamuno pose le jugement suivant:

(...) no eran eunucos espirituales: tenían corazón, sentimiento y sobre todo, hambre, una hambre loca de eternidad, de inmortalidad (VII, 169).

Et c'est, nous l'avons vu, cette soif, jamais éteinte, qui fit de Nietzsche ce solitaire, un autre solitaire après Augustin, Pascal..., etc.

H) Aussi nous ne devons pas nous étonner de ce qu'Unamuno lui confère le titre de poète :

Es lo que creemos que, ante todo, sobre todo y después de todo y para siempre fue: ¡un poeta! Y verdadero poeta, no coplero, no orador en verso (IV, 1392).

Ailleurs il parle de lui comme d'un "poète rêveur" (III, 569) et le peu qu'il a lu en allemand

Preséntaseme con una prosa poética, ritmoide, confinante con el verso... (IV, 1370).

N'y-a-t-il pas de l'admiration dans :

Y si pasamos a Nietzsche —este gran poeta— es indudable que... (VII, 1308).

Poète, c'est-à-dire créateur. Créateur de langage (IV, 1392). Qu'on me permette de transcrire ces paragraphes d'Unamuno sur la poésie :

Lo que más nos falta es poetas, poetas y no versificadores; poetas, digo, esto es creadores; poetas de arte, de ciencia... ¡Ah poesía, poesía, madre de la ciencia y consoladora de la vida: poesía, fuente inagotable de la verdad corriente y pura...! (IX, 115).

et cet autre enfin :

Por falta de poesía estamos enfermos (IX, 187).

* * *

Qui mieux qu'Unamuno pouvait comprendre Frédéric Nietzsche et répondre à ses écrits?

Al oírle un grito de dolor a mi hermano mi propio dolor se despierta y grita en el fondo de mi conciencia (VII, 193).

Unamuno a repris souvent cette même idée. Et cette autre aussi :

Si todos pudiendo asomarnos al brocal de las conciencias ajenas nos viéramos desnudas las almas, nuestras rencillas y reconcomios todos fundiríanse en una inmensa piedad mutua (III, 264).

Qui mieux qu'Unamuno pouvait comprendre Frédéric Nietzsche et répondre à ses cris? L'échange que j'attendais ne s'est pas produit. Unamuno a lu Nietzsche mais n'a jamais senti son drame. Un peu comme pour la musique : il a beau en parler à certains moments, on ne se trompe pas : cet homme n'aime pas la musique.

Bien sûr...! Je sais...! Il a réussi à voir en Nietzsche le poète. Il a pu distinguer le "pauvre coeur torturé", mais cela n'alla pas très loin. Tout au moins pas aussi loin qu'avec Pascal ou Kierkegaard. Unamuno n'a jamais été dupe de la sérénité chez Spinoza, il a deviné la passion. Il a toujours été capable de détecter le feu, ou mieux les eaux souterraines, celles qu'on entend à l'occasion dans le silence.

—Pobre corazón torturado (VII, 660).

—El gran aislado (...) solo en la cima irrespirable (IV, 1391).

Jusqu'où alla-t-il par rapport à Nietzsche? L'antichristianisme de ce dernier le heurtait profondément. Mais n'en avait-il jamais vu d'autres?

Jusqu'où alla-t-il?

Jusqu'où pouvait-il aller par rapport à ce penseur qu'il accusait de montrer ce qu'il possédait en lui-même? N'est-il pas étrange de lire:

Parece una enormidad esto de decir que alguien sienta envidia de Cristo, Y yo no sé, pero me atrevería a decir que hay quien tiene envidia de Dios. Nietzsche (...) sentía envidia de Cristo, ya que no podía ser Cristo (IV, 1371).

et

El pobre Nietzsche no se consoló nunca de la idea de que había de morir del todo, de que su enfermiza conciencia, de que su yo hipertrófico había de desaparecer un día; el pobre Nietzsche no se resignaba a tener que morirse (IV, 1372).

Quoi, c'est Unamuno qui parle ainsi? Celui qui se dit choqué par ce désir d'être Dieu, n'écrivait-il pas?

¡Ser, ser siempre, ser sin término! ¡Sed de ser, sed de ser más!
¡Hambre de Dios! ¡Sed de amor eternizante y eterno! ¡Ser siempre!
¡Ser Dios! (VIII, 132).

Quoi, c'est Unamuno qui parle ainsi? Celui qui n'admet pas de "je hypertrophique", n'écrivait-il pas ailleurs?

Y predicarse a sí mismo, predicar el desnudamiento y la expansión del propio yo es predicar y abogar por todos. Y además desnudar el propio yo es el mejor camino para desnudarnos de él... (V, 1063).

Je ne tente pas ici de relever des contradictions. Il ne s'agit nullement de contradictions logiques. Non, ce que j'essaie de signaler se situe à un tout autre niveau. Unamuno pêche ici par mesquinerie, et cela est rare chez un tel homme. Il ne pardonne pas à Nietzsche d'être un *alter ego*. Unamuno vaincu par le miroir! Jusqu'où alla-t-il dans la compréhension? Une étude, meilleure que le petit livre de Lichtenberger, n'aurait pas suffi. Non, il s'agit d'autre chose.

Jusqu'où alla-t-il?

Jusqu'où pouvait-il aller?

Qui, par ailleurs pouvait suivre ce solitaire, exilé de lui-même, condamné à la vie hors de la raison? Unamuno pouvait assurément faire un bout de chemin avec l'allemand, mais l'accompagner jusqu'au bout? Unamuno avait beau douter de Dieu, de lui-même; il avait beau souffrir de l'Espagne, de sa "légende"; il avait beau se torturer, vivre dans l'agonie...; sous ses pieds demeurerait une certitude, la sécurité affective, celle de la famille, la sienne. Nietzsche aurait-il pu écrire cette lettre qu'Unamuno adressait à son ami Maragall:

Sí, en mi vida de lucha y de pelea, en mi vida de beduino del espíritu, tengo plantada en medio del desierto mi tienda de campaña. Y allí me recojo y allí me retemple (15.2.1907).

Et dans une autre lettre au même poète catalan, il écrira, après avoir avoué sa solitude:

Si no fuese por mi mujer y mis hijos, por mi mundo que me lleva a Dios... (28.12.1909).

Unamuno n'en dit pas plus. Doña Concha, les enfants... voilà le "monde" de don Miguel. Voilà ce qui, à l'occasion, l'a retenu à la vie. Nietzsche a-t-il jamais eu pareil "monde"? A-t-il jamais connu cette vie inconsciente qui l'eut mis en garde contre lui-même?

A ello debo mi paz, mi serenidad; a ello debo todo.

avouait-il a Luis de Zulueta (lettre du 12.8.1903).

Jusqu'où pouvait-il aller? Les inquiétudes fouettaient son esprit, mais ces mêmes inquiétudes devaient se taire lorsqu'elles approchaient de cette partie de lui-même qui'était sa famille et de la vie inconsciente dont elle était le centre. Et gardienne surtout. Unamuno était contraint de retirer la main qu'il avait tendue à Frédéric Nietzsche, pendant un trop bref instant...

CHARLES-AUGUSTE LAVOIE

*Université Laval
Québec - Canada*